

1 Co 16, 8et9 / Apoc 3,8 / Heb 11

De nos jours, les prophètes de malheur prolifèrent. On les entend partout. Courrons-nous à la catastrophe, économique, sociale, migratoire, civilisationnelle ? Le catastrophisme et le « déclinisme » sont devenus une mode, consistant à dénoncer sans relâche le progrès et la modernité comme responsables de tous les maux qui nous accablent.

Sans chercher à nier la gravité des défis qui se posent à nous, on peut tout de même se demander ce que recherchent ceux qui se répandent ainsi sur les plateaux de télévision (1). Il y a une sorte de fascination pour la catastrophe et une délectation pour le déclin, qui à la longue deviennent suspectes. Ceux qui en font profession veulent-ils nous faire peur pour mieux nous préparer à accepter des solutions autoritaires vers lesquelles peut-être ils penchent en secret ?

Que répondre à ceux qui, prétextant des difficultés présentes, entendent nous priver d'espérance en assénant *urbi et orbi* que l'humanité est sans avenir et que le monde est fichu ? J'aimerais poser un regard chrétien sur cette question très sérieuse. Et je le ferai en m'appuyant sur une image, celle de la porte, prise dans deux écrits forts différents et qui pourtant se font écho, une lettre de Paul et l'Apocalypse.

L'apôtre Paul réside dans la ville d'Ephèse, l'un des carrefours majeurs de l'Antiquité, au moment où il entretient sa correspondance avec l'Église de Corinthe. Il achève sa première lettre avec diverses recommandations, il adresse ses salutations aux uns et aux autres, et il donne une indication sur son emploi du temps : « Je resterai à Ephèse jusqu'à la Pentecôte car une porte s'y ouvre toute grande à mon activité et les adversaires sont nombreux. »

Cette note marginale est l'expression d'un réalisme spirituel qui est tout à fait ce qu'il nous faut en ce moment.

Une porte s'ouvre toute grande... Quelle porte ? La porte de l'avenir. Cela n'a l'air de rien de dire : il y a un avenir. Cependant n'oubliez pas que Paul s'adresse à une génération qui croyait à la fin du monde, qui s'attendait à la fin des temps, avec un enthousiasme un peu pervers, tout comme nos catastrophistes actuels. Paul oppose aux catastrophistes de son époque l'affirmation que l'histoire n'est prête de se clore et qu'il y a un avenir.

Une porte donc s'ouvre. Et cette porte, ce n'est pas lui, Paul, qui la pousse par la seule force de son génie. Elle est toute grande ouverte – entendez que Dieu ouvre la porte de l'avenir. L'apôtre est un homme de Dieu. Il se sait toujours précédé dans ce qu'il fait, et d'une certaine manière le chemin sur lequel il s'engage est déjà préparé par un autre. Il sait que le temps appartient à Dieu. Ton règne est un règne de tous les temps, lit-on au psaume 145. Dieu est celui qui a été, qui est et qui sera. Le passé, le présent, le futur sont à lui. Il nous suscite, il nous accompagne, il nous devance. Croire en Dieu, c'est croire qu'il y a pour l'homme un avenir.

Maintenant, je relève le paradoxe étonnant de la formule. Là où on s'attendrait à lire *mais*, l'apôtre écrit *et*. Une porte s'ouvre *et* les adversaires sont nombreux. Voilà ce que j'appelle le réalisme spirituel. Il est affirmé à la fois l'ouverture réelle d'une porte par Dieu *et* le nombre menaçant d'adversaires bien réels eux aussi. L'un ne va pas

sans les autres. Paul envisage la totalité de l'être dans ses aspects contradictoires, en un seul coup d'œil il embrasse les facettes contraires d'une même vérité.

Impossible de donner de la vie une vision unilatéralement catastrophiste ou lénifiante. La foi est bien autre chose qu'un tranquilisant contre l'angoisse, même si elle porte remède. Elle est bien autre chose qu'une méthode Coué pour se persuader que tout va bien alors que tout va mal, même si elle est optimiste. Non, la foi débouche sur un réalisme spirituel: l'avenir est ouvert et les adversaires sont nombreux. Les temps sont favorables et les difficultés ne manquent pas.

Sans le savoir, Paul rejoint ici une ancienne règle des arts martiaux asiatiques. L'adversaire n'est pas obligatoirement un ennemi. Il peut représenter une opportunité de faire apparaître une nouvelle dimension de soi. Affronter l'adversaire a quelque chose d'une aventure. C'est pourquoi on sent une jubilation intérieure de la part de l'apôtre. Il parle en combattant aguerri, qui n'ignore pas la joie un peu brute que peut nourrir l'action de franchir les obstacles un à un.

Seulement, objecterez-vous, comment faire pour trouver une énergie heureuse pareille à celle de l'apôtre, cette énergie qui justement nous fait défaut ?

J'appelle à mon secours une seconde variation sur l'image de la porte, telle qu'elle se lit au ch3 de l'Apocalypse : « Voici , j'ai mis devant toi une porte ouverte que personne ne peut fermer, parce que tu as peu de force, que tu as gardé ma parole et que tu n'as pas renié mon nom. »

Il est intéressant de se souvenir que le livre étincelant et obscur de l'Apocalypse signifie révélation et non catastrophe. Il fut composé en une période au cours de laquelle les premières Eglises furent impitoyablement réprimées par l'Empire romain. C'est un recueil de prédications destinées à des gens en état d'extrême faiblesse qui ont d'excellentes raisons de douter qu'il y eût pour eux le moindre avenir. Là encore, les destinataires de Jean de Patmos, l'auteur présumé de l'Apocalypse, sont à bout de force et ne croient pas qu'ils s'en sortiront. Ils ne se voient pas d'avenir.

Dans la prédication de Jean, il est beaucoup question de portes. Entendez par porte l'accès au monde divin, c'est-à-dire la possibilité de communication et de communion entre Dieu et l'homme. Il est fortement rappelé aux découragés que l'accès à Dieu et le retour à la Source constituent la clé de tous les renouvellements d'énergie. « Le jour ou je t'ai invoqué, tu m'as rassuré, tu as fortifié mon âme » (Ps 138). Et cet accès à Dieu reste toujours ouvert. Puisque tu es trop faible pour ouvrir cette porte, c'est le Christ qui la tient ouverte, et personne ne la refermera.

Quand nous franchissons cette porte, nous découvrons qu'il y a un centre au choses visibles et invisibles, aux réalités que nous connaissons et aux réalités que nous ne connaissons pas. Le monde n'est pas livré au hasard. La terre n'est pas laissée au chaos. L'humanité n'est abandonnée dans la nuit. Mais tout est éclairé par une parole. Malgré les apparences, c'est une parole qui éclaire le monde, donc une intelligence, une volonté et une intention. Toute création, toute créature trouve son nom dans le Nom par excellence.

Car la Parole est faite pour être entendue et gardée, particulièrement au moment ou je me découvre en état de grande faiblesse. Même éprouvé, même diminué, je peux garder le contact avec la Parole. Et c'est elle qui donne une assise à mon aventure

humaine. Elle adosse les aléas de cette aventure à une transcendance – ce qu'on voit vient de ce qu'on ne voit pas. Ainsi qu'à une promesse, la promesse que cela ne se refermera jamais. C'est pourquoi l'écoute et la méditation de la Parole sont sources de force – ou mieux encore: elles sont la porte toujours ouverte sur cette force qui nous manque.

Aussi pour nous tous, rester à Ephèse, ce sera – symboliquement – faire face à ce qui vient. Nous n'essayerons pas de fuir dans quelque refuge illusoire. Nous ne nous laisserons pas sombrer dans le pessimisme ou la délectation morose. Mais nous resterons à notre place où les avantages et les inconvénients se mêlent. L'avenir reste ouvert dans lequel les nombreux adversaires peuvent présenter autant d'opportunités.

Par exemple l'opportunité de revisiter notre rapport à la nature et à la gestion des ressources. Ou celle réviser notre manière de consommer et d'utiliser l'argent. Ou encore celle d'améliorer notre cohabitation avec les gens d'autres cultures et d'autres religions. L'opportunité se présente d'apprendre à vivre plus simplement – nous n'en serons pas plus malheureux, au contraire.

Car bien sûr, affronter les adversaires, c'est inventer quelque chose de nouveau. Construire l'avenir, c'est l'inventer. Il ne s'agit pas de répéter, mais d'inventer. Permettez-moi de citer le brillant essai de l'écrivain chrétien libanais Amin Maalouf (2):

Ce n'est pas en prônant un retour illusoire aux comportements d'autrefois que l'on pourra faire face aux défis de l'ère nouvelle. Le commencement de la sagesse, c'est de constater l'incomparabilité de notre époque, la spécificité des relations entre les personnes comme entre les sociétés humaines, la spécificité des moyens qui sont à notre disposition ainsi que des défis auxquels nous devons faire face.

Puissions-nous transformer par la foi notre inquiétude en ferment d'éveil !

Puissions-nous remettre la totalité de notre être à notre grand Dieu qui fait toutes choses nouvelles !

(1) Emission du 3 mars 2009 France 3 présentée par Frédéric Taddéi.

(2) Amin Maalouf, *Le Dérèglement du Monde*, Grasset 2009.